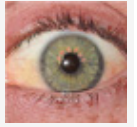


Solaris



Un film de science-fiction ou d'anticipation réalisé par Steven Soderbergh en 2002,
 Une critique réalisée par Stephen le 06/10/2004 à 09h35



"L'univers n'est ni bon, ni mauvais. Juste indifférent." S. Kubrick, cité par S. Soderbergh.

N'en déplaise à certains rédacteurs d'un hebdomadaire parisianiste d'obédience gauchiste branchouille, *Solaris* ne peut pas être réduit à un « mélodrame larmoyant ». Il serait par ailleurs inutile de se lancer ici dans une étude comparée avec le *Solaris* de Tarkovski. Le film de Tarkovski est un chef d'œuvre certainement au même titre que *2001, L'odyssée de l'espace*, ou la sublime œuvre collective *Prends mon cul pour un tunnel*. Plus modestement, l'adaptation de Soderbergh consiste en une nouvelle interprétation du livre de Stanislas Lem. Elle n'en est pas moins un projet ambitieux à la hauteur de la carrière du réalisateur, scénariste et monteur, voire une œuvre exceptionnelle compte tenu de la production hollywoodienne actuelle.

Chris Kelvin est psychiatre. Son ami Gibarian, scientifique envoyé sur la station Prométhée, lui demande personnellement de le rejoindre pour élucider les mystérieux phénomènes qui se produisent à proximité de la planète Solaris. A son arrivée, Kelvin découvre que Gibarian s'est suicidé, et examine les deux derniers membres de l'équipage : Gordon et Snow. Puis, il s'endort. A son réveil, sa femme décédée, Rheya, s'est matérialisée dans sa chambre. Effrayé, Kelvin l'expulse dans l'espace. Après un second rêve, elle réapparaît. Cessant d'être rationnel, Kelvin décide de rester avec elle et de la ramener sur Terre, contre l'avis de Gordon. Mais Rheya demande à Gordon de la détruire. La planète Solaris prend de l'ampleur et menace la station. Au moment de l'évacuation, Kelvin choisit de rester sur Prométhée qui est engloutie par Solaris. Là, il retrouve sa femme.

On connaît l'attirance de Soderbergh pour la psychanalyse depuis son premier film *Sexe Mensonges et Vidéo*. Ici, les images ne sont que des représentations mentales du cheminement de Kelvin. Le bord d'une fenêtre en gros plan, où s'échouent quelques gouttes de pluie. Pas de profondeur de champ, pas de forme humaine reconnaissable. L'univers de Kelvin est hermétique, tout comme Solaris est hermétique à toute rationalité scientifique. Sa vie sur Terre n'est plus la vie, un entre-deux, état intermédiaire composé de foules sans visages, de communications à distance, de solitude et de peine de n'avoir pu sauver l'être aimé. L'appel de la femme, au présent, est une seconde chance qui précède la demande au passé de Gibarian. Kelvin est enfermé dans ce passé, Solaris va donner vie aux réminiscences de sa mémoire et de ses rêves : le voyage vers la planète tient de l'introspection. Kelvin n'assiste pas à la résurrection proprement dite de Rheya, mais à la survivance de l'idée qu'il pouvait s'en faire en rêves et en souvenirs. C'est ainsi à une réalité tronquée que l'homme est confronté, s'y refusant tout d'abord, pour ensuite se laisser totalement immerger en elle. La mise en scène parvient à une émotion et une intensité rares par la longueur inhabituelle accordée aux plans, des effets de montage simples et puissants (cut), des acteurs exceptionnels, George Clooney et Natascha McElhone en tête. Les séquences silencieuses, merveilleusement accompagnées par la partition de Clint Mansell, dispensent le mystère et rappellent le cinéma pur, celui d'un Kubrick ou des grands auteurs du cinéma muet. Les dialogues laissent planer étrangeté et ambiguïté, dans un style concis. L'alternance des séquences

ingénieuses de flashbacks sous forme de rêves avec celles de la réalité différée sur Prométhée prouve une fois de plus la finesse et l'efficacité de la photographie de Soderbergh depuis *Traffic*, ainsi que ses choix appropriés pour des décors froids et claustrophobiques ou des intérieurs chauds et nocturnes. Ce film est une lente et douce plongée dans un univers sensible, laissant suffisamment de liberté au spectateur pour y trouver sa propre interprétation. Il s'agit sans doute du meilleur film de Soderbergh, qui cependant ne nous avait pas habitués à la science-fiction. Outre la signature d'un auteur miraculeusement débarrassé des contraintes de production, chacun y trouvera suivant ses choix Dieu et le paradis, cette illusion que provoque la projection de l'autre en soi, l'illumination de la passion, ce saut dans l'inconnu, et la mort, si ce n'est un mortel ennui pour ceux qui n'y verront rien.